

Chapitre I

INTRODUCTION

I. La fragmentation de la vie de l'homme en société par les sciences sociales

Il n'existe aucun travail ressortissant aux sciences sociales qui ne revendique certaines franchises sous prétexte que l'auteur est un spécialiste. Le domaine imparti à l'historien englobe toutes les sciences sociales ; mais dans la pratique, comme le biologiste de l'évolution, seuls certains mouvements sociaux généraux font partie de sa sphère d'intérêt, pas les détails concernant l'adaptation de l'individu. L'anthropologue s'occupe des formes adaptatives et institutionnelles très variées lentement développées par l'homme. L'économiste observe puis corrèle certains faits relatifs aux efforts permettant la production, la distribution des marchandises. La même remarque s'applique au spécialiste des sciences politiques qui étudie les principes de gouvernement aussi bien que les manières de conduire celui-ci. Tous les autres ne diffèrent guère.

Ces disciplines additionnées les unes aux autres ne nous éclaireront pas en définitive sur l'adaptation humaine. On ne parvient pas à une synthèse de ces sciences sociales en écoutant chacune séparément. Seule une grande confusion en résultera. Choissant un segment limité d'expérience et son cadre de référence, chaque spécialité élabore un système approprié au champ sélectionné. On laisse ce qui reste de la totalité à d'autres spécialistes, à chacun son petit segment, son système. En outre, deux spécialistes d'un même domaine ne s'accorderont pas sur un système commun. Chaque chercheur ou compilateur considère comme une tâche sacrée le fait d'en inventer un nouveau, juste pour se démarquer. Personne ne se donne la peine de l'apprendre, sauf les étudiants auxquels on l'impose. À cause des difficultés sémantiques inhérentes aux cadres de référence, l'anarchie règne dans les sciences sociales, qui ne disposent pas d'un langage arrêté, à la différence des mathématiques.

Une synthèse ne peut survenir que dans un seul cerveau, grâce à un système uniforme. Chaque auteur en concède sans le dire la nécessité quand il admet son ignorance au sujet de phénomènes historiques, sociaux ou psychologiques.

La psychologie, science de l'adaptation, dont elle observe à la loupe les infimes détails au fur et à mesure que l'individu s'ajuste à son environnement, naturel autant qu'humain, est l'instrument ad hoc pour une synthèse des sciences sociales, qui toutes en dernière analyse s'intéressent à l'impact sur l'homme des phénomènes particuliers qu'elles étudient. Actuellement, cependant, une telle entreprise s'avère impossible. La responsabilité de cet échec incombe en grande partie à la psychologie, car la confusion existant dans les diverses écoles ne le cède en rien à celle de toutes les autres sciences sociales. L'établissement de principes préoccupe encore toutes les psychologies, elles ne sont pas en mesure d'opérer une synthèse digne de ce nom. On peut néanmoins, dans certaines limites, en utilisant de manière exploratoire le peu que l'on sait de décisif sur l'adaptation humaine, y parvenir.

Beaucoup de techniques existent de nos jours. La psychologie ne forme pas une science homogène, à des problèmes différents on applique des techniques différentes. Ceux qui ont recours à elle ne précisent pas toujours quels problèmes ils veulent résoudre, pas plus qu'ils ne sont à même de dire quelle psychologie convient le mieux.

Trois techniques doivent retenir l'attention du chercheur en sciences sociales : le behaviorisme, la topologie selon Kurt Lewin, et la psychodynamique. Les auteurs de cet ouvrage ne prétendent pas être des experts dans les deux premières. Nous pouvons seulement apporter grâce à notre expérience des arguments en faveur de la psychodynamique. Elle n'est pas la seule discipline utile pour nous, mais donne effectivement des renseignements qu'aucune autre ne peut livrer.

Toutes les sciences sociales reposent aujourd'hui sur certains postulats implicites. Parmi ceux-ci, la conviction que le savoir et la raison permettent à l'homme de diriger jusqu'à un certain point son destin. Cela n'a rien de nouveau, remonte au moins à Platon et a connu de nombreuses résurgences en 2 500 ans. Il y a quelque chose de neuf, en revanche, dans l'application de ce postulat ; sa mise en œuvre est maintenant possible par une connaissance plus complète et utilisable des fonctions adaptatives de l'esprit humain, et sa validité équivaut au moins à celle de son opposé, à savoir que l'homme peut gouverner son existence en obéissant aveuglément à une puissance supérieure.

Ses obligations se bornent là à solliciter la faveur ou éviter la fureur de la divinité instituée. Le postulat sous-tendant les sciences sociales se situe, vaille que vaille, plus en conformité avec l'esprit du siècle. La présence de la religion aboutit toujours à déléguer les affaires des hommes à un groupe se revendiquant comme les plénipotentiaires terrestres de la grande puissance supérieure et prétendant avoir des intuitions d'ordre magique. Aussi veulent-ils un monopole sur le contrôle des angoisses.

La psychologie fait partie des découvertes de l'homme, qu'il a mises à profit pour s'aider soi-même sur des plans divers. L'exemple le plus récent en est le volet social. Afin de devenir l'instrument de la synthèse sociale, la psychologie doit savoir comment se développe la personnalité, depuis le nouveau-né doté d'outils innés jusqu'à l'individu fonctionnant en tant qu'adulte. Aucune psychologie ne peut étudier l'homme dans le vide. De même, les sciences sociales doivent interpréter leurs conclusions en tenant compte des lois qui régissent l'esprit, les émotions et la physiologie.

Pourquoi la psychologie ? Le bon sens ne suffit-il pas ? Parce que, d'abord, un type unique de bon sens sur lequel reposerait l'humanité entière, cela n'existe pas – à part quelques méthodes universelles qu'on adopte face au monde réel, par exemple comment manipuler des objets, éviter des obstacles physiques, etc. La vie sociale relève d'un niveau d'intégration beaucoup plus élevé ; aussi est-il indispensable de connaître les rouages de la personnalité dans son ensemble. Tous les phénomènes sociaux n'émanent pas du bon sens, sous sa forme pure ou spécialisée. La religion, par exemple, phénomène social universel, procède d'une pensée émotionnelle plutôt que rationnelle.

Une claire vision de la relation entre émotion et processus mentaux autorise une tentative de réponse à des questions pertinentes situées dans la zone où peu s'aventurent, entre la psychologie et les autres sciences sociales, principalement : quelle est l'influence d'un environnement social sur la personnalité ? Et l'influence de cette personnalité sur la société ? Quelles motivations donnent naissance aux institutions sociales ? Pouvons-nous évaluer l'efficacité d'une structure institutionnelle en étudiant l'être humain qui vit sous son influence ?

Ce livre tente de répondre à certaines de ces questions, mais seulement à propos d'un segment de notre société. Afin de rendre la technique accessible, il nous faut préciser les bases sur lesquelles nous avons assis notre réflexion.

II. L'esprit humain : processus conscients et inconscients¹

L'esprit humain ne peut se comprendre à partir des données conscientes qu'il produit. Dispositif complexe ayant l'adaptation pour but, il facilite l'ajustement aux réalités extérieures ainsi qu'aux autres êtres humains, sert de médiateur entre les besoins intérieurs et le monde au-dehors. À cet égard, sa fonction ultime consiste à assurer la survie de l'homme dans son environnement, naturel autant qu'humain. L'organisme se préoccupe sans cesse d'infléchir son comportement par rapport au monde qui l'entoure de telle sorte qu'il en retire les satisfactions désirées. Nous appelons l'événement psychologique qui intervient entre un besoin ou un souhait et sa satisfaction une *motivation*. Il s'ensuit que la motivation participe d'un mécanisme dirigé vers un but, auquel on peut accéder immédiatement, ou le différer longtemps. Encore plus important : le mécanisme tendant vers un but peut advenir à deux niveaux différents. Verbalisé, il se sert alors de n'importe quel moyen de communication. Ce niveau correspond à la pleine conscience. Un niveau non verbal existe par ailleurs, non accessible à tout moyen de communication, ni entre deux individus, ni entre une partie de l'organisme et une autre. Voilà simplement une façon de dire qu'il est inconscient.

Ainsi, quand on se penche sur la partie purement consciente de ce qui se passe dans l'esprit, on ne voit que le produit final d'une suite complexe d'événements. Dans certains types de motivations, les résultats qui nous parviennent en fin de course relatent toute une histoire de tension liée au besoin et de comportement dicté par le but à atteindre. Dans d'autres, on n'obtient aucune concaténation séquentielle de cet ordre. Au contraire, il semble, étrangement, qu'il n'y ait pas de but, ou alors celui-ci n'est pas apparent, ni pour le sujet, ni pour personne d'autre. Freud a inventé une technique permettant de rechercher et découvrir le sens de ces schémas obscurs, que l'on peut déduire à partir de preuves indirectes, nommées tension, émotion ou pensée inconscientes. Une fois mises en contexte elles confèrent une logique à une suite jusqu'alors dénuée de sens.

1. Sándor Radó a livré un exposé particulièrement clair de l'activité psychologique de l'esprit humain dans son article « Mind, Unconscious Mind, and Brain », *Psychosomatic Medicine*, août 1949, vol. XI, n° 3, auquel nous empruntons librement ses concepts et sa terminologie.

Ces processus inconscients se manifestent sous une forme déguisée, à travers la symbolisation, la condensation ou plusieurs autres processus empêchant qu'on les reconnaisse clairement. Tel est l'objectif principal de cette manœuvre, car admettre la présence de ces motivations mettrait le sujet en danger.

Tous les cheminements inconscients ou non émergés ne prennent pas leur origine dans la nécessité de prévenir le danger, ou ce que le sujet considère ainsi. Certains subissent une espèce d'automatisation au nom de l'économie de moyens. L'apprentissage dans toutes ses formes réduit beaucoup de processus à l'automatisation, qui ménage l'effort, augmente la vitesse, la sécurité, et évite les surprises. Entrent dans cette catégorie la marche et la parole, par exemple.

Aux fins de garder une vigilance libre de négocier les nouveaux stimuli survenant, une grande variété de souvenirs doit être emmagasinée à des niveaux inconscients, restant immédiatement convocables. Cette catégorie comprend tous les faits neutres, c'est-à-dire non douloureux, dont l'influence sur la personnalité marque déjà les modes habituels de réaction, et aussi la rotondité de la terre, les tables de multiplication, les convictions, les clichés, les stéréotypes, etc. Ainsi conservés de façon non consciente, ils dispensent l'individu de résoudre chaque nouveau problème à partir de zéro. De vieilles solutions affluent, on ne perd pas son temps à en élaborer d'autres. Ce genre d'automatisation présente cependant des dangers, telle une épée à double tranchant. C'est exactement cette catégorie de souvenirs qui va à l'encontre d'une adaptation effective aux plans personnel et social. La solution d'autrefois ne convient pas forcément à la nouvelle perception.

D'autre part, il y a un ensemble de souvenirs, d'émotions et de tensions qui n'émergent pas sous l'effet d'une force activement répressive fonctionnant comme une *protection*, afin d'empêcher douleur et angoisse potentiellement paralysantes d'envahir les niveaux conscients. Très souvent pourtant, la répression n'atteint pas complètement son but, et ces tensions refoulées continuent d'agir sur la personnalité. Elles vont alors soit établir le contact avec les souvenirs refoulés, soit exercer leur influence sur la compréhension et la signification des événements. L'élément réprimé subit alors une transformation visant à tenter de satisfaire inconsciemment ou sous une forme déguisée mais consciente la tension refoulée. Celle-ci peut s'imposer à la conscience de manière déformée. À défaut, elle peut chercher un exutoire physiologique du type hypertension, spasme gastrique, diarrhée, etc., ou bien emprunter un canal inoffensif, à savoir le rêve, exclusivement par le truchement du déguisement ou de la condensation afin d'échapper à toute détection. Ce procédé apporte un soulagement sans éveiller la peur.

Les processus psychologiques décrits ci-dessus n'ont pas lieu dans la société mais uniquement dans l'individu. Comment dans ces conditions combler le fossé entre les deux, puisque la société, sans conteste, n'est pas un organisme ? Impossible d'adopter l'assertion mystique selon laquelle la société est « quelque chose de plus qu'un groupe d'individus » sans aucunement qualifier la relation de l'individu avec ce « quelque chose de plus ». Cela équivaudrait à présupposer un « facteur dépassant l'homme » et attribuer à l'action de ce dernier tout ce que nous ne connaissons ni ne savons étudier. La psychologie aide à sortir de cette impasse théorique, Kardiner et son équipe l'ont démontré à propos de cinq cultures². Ces études ont établi que les processus mentaux et émotionnels dans un groupe soumis aux mêmes conditions institutionnelles et environnementales rappellent ceux que nous avons appelés *personnalité de base*. On l'acquiert à travers une intégration tout au long du cycle de vie, avec cependant plus d'intensité pendant l'enfance. Soulignons-en l'importance, car l'action du groupe y trouve la source de sa motivation. La relation qu'entretient une religion avec une culture entière le confirme facilement.

Pourtant, démontrer que des gens vivant sous l'égide des mêmes institutions possèdent une espèce de personnalité commune ne répond pas complètement à la question de la relation entre l'individu et les processus sociaux. Le concept de personnalité de base s'appuie essentiellement sur le comportement intégré (inconsciemment déterminé et automatisé). En outre, d'autres facteurs éminemment importants jouent un rôle dans l'interaction entre un individu et ses institutions sociales. Deux d'entre eux, les comportements acquis et mimétiques, procèdent de processus psychologiques à l'origine conscients opérant, comme le comportement intégratif, à partir de l'intérieur. Les influences sociales issues des institutions elles-mêmes comptent également. Elles préservent la stabilité de la structure institutionnelle ou incitent à un changement continu. Tous ces facteurs entrent dans la définition de la relation de l'individu avec les processus sociaux. Les systèmes acquis et mimétiques sont aisément observables. D'autres ne se révèlent qu'indirectement, par l'étude de la motivation inconsciente chez l'individu, c'est-à-dire des systèmes intégratifs. On connaît très bien la façon dont opèrent les systèmes

2. Kardiner, A., *L'Individu dans sa société* (trad. fr. Tanette Prigent), Paris, Gallimard, 1969, et Kardiner, A. et al., *The Psychological Frontiers of Society*, New York, Columbia University Press, 1945.

acquis. L'étude du mimétisme dans les processus sociaux n'a pas encore été élaborée en technique, malgré, on le verra dans le travail qui suit, la place énorme qu'il tient dans l'adaptation sociale humaine. La suite intégrative, ayant la capacité de polariser à la fois les systèmes acquis et mimétiques, se révélera centrale. Si nous l'étudions dans un groupe donné, nous aurons une idée concrète de la manière dont la personnalité de base influence tous les autres processus mentaux et émotionnels. Cela nous livrera l'image de *l'adaptation totale* que nous cherchons.

III. La connaissance des niveaux inconscients et sa valeur pour les sciences sociales

Considérant les preuves jusqu'ici accumulées, les sciences sociales doivent prendre pour un fait établi que dans toute société la personnalité humaine achevée dispose de certains types de réactions, intégrées par l'action de directives institutionnalisées aussi bien que par des influences dues au hasard. La première nous intéresse au plus haut point parce que commune à tous les éléments constitutifs de la société. Les influences dues au hasard sont des variables ; les directives institutionnalisées, des constantes. Un survol rapide d'un groupe minoritaire comme celui des Noirs permet de conclure sans doute possible que leurs réactions diffèrent à maints égards de celles de leur entourage blanc. Cela peut s'expliquer de deux façons. L'une, basée sur une logique scientifique, nous y avons déjà fait allusion, tient pour certain que les réactions des Noirs expriment des pressions sociales spécifiques ne s'exerçant pas sur les Blancs. C'est la thèse essentielle de ce livre. L'autre façon participe de la pensée infantile typique qui, émotionnelle et concrétisante, associe par magie et coïncidence. Elle se sert d'une différence toute prête, facilement remarquable, la couleur de la peau. D'aucuns en infèrent sans recul que cette dernière a un rapport avec les autres différences. Cela revient à dire qu'ils sont comme ils sont parce que noirs. Cette thèse, que soutiennent les racistes, est une rationalisation particulièrement simple, directe et pratique pour ceux qui ont quelque chose à gagner d'une telle conclusion.

La psychodynamique enseigne que ces réactions superficielles n'ont rien à voir avec l'idiosyncrasie, ce qui permettrait de les rattacher à des différences raciales, mais proviennent de différences dans le processus intégratif ou constructif propre à la personnalité humaine. Elles varient selon le caractère spécifique des parents, des mœurs, des coutumes et des conditions auxquels

l'individu doit s'adapter de la naissance à l'âge adulte – autrement dit, selon les influences de l'environnement.

On considère généralement la personnalité humaine comme quelque chose de négligeable, une question plus ou moins privée. Elle servirait à impressionner les autres, à « se mettre en avant ». Ce stéréotype américain n'a aucun rapport avec la personnalité en tant que véhicule de l'interaction humaine, et ne prend pas en compte le fait que la personnalité et son organisation interne sont les instruments suprêmes de l'adaptation au sens le plus large. On n'insistera jamais trop là-dessus, étant donné l'importance sociale de cette vérité. Les changements institutionnels procèdent de sources dynamiques venant de la personnalité profonde. Pour cette raison, si l'on veut agir sur la société, on doit nécessairement commencer par connaître la composition et la structure de la personnalité dans des groupes spécifiques.

Comment étudierons-nous la personnalité ? Ses manifestations périphériques – comportement observable et niveaux informatifs de conscience – fournissent un inventaire des traits personnels qui souvent ne manquent pas de grotesque. Les gens ordinaires ne s'en rendent pas compte puisque en apparence cela ne déteint pas sur le reste de la personnalité. Pour expliquer ces bizarreries de fonctionnement, il faut connaître l'organisation des niveaux inconscients, non informatifs. Il y a deux façons, à combiner de préférence, de les découvrir : 1) étudier la trajectoire passée de l'individu ; 2) étudier le fonctionnement de l'individu dans sa totalité pendant une durée limitée. Un inventaire structurel des techniques d'adaptation employées par le sujet peut alors prendre place. Cela nous donne l'occasion de mettre en coordonnées l'expérience de l'individu et ses schémas d'adaptation.

L'étude d'un groupe tel que celui des Noirs nous confronte à une situation unique. La culture dans laquelle ils vivent est américaine, on s'attend donc à trouver chez eux une personnalité américaine – les mêmes schémas d'adaptation que chez les Blancs, dans la mesure où les uns et les autres partagent une condition sociale commune. Là où elle diffère pour le Noir, on s'attend aussi à en retrouver chez eux l'impact. Le maître-mot sera, en l'occurrence, la discrimination sociale, qui le force à vivre enfermé dans un système de castes interférant gravement avec toutes les variétés de mobilité sociale, et d'autre part tend à étouffer une opposition effective par la menace de rétorsion hostile émanant de la majorité blanche. Une oppression de cette ampleur imprime nécessairement une marque permanente sur la personnalité du Noir.

Afin d'en démontrer les effets, nous devons présenter notre exposé dans un certain ordre, le problème des contrôles devenant central. Comment

savoir si notre échantillonnage est correct ou représentatif ? Gageure impossible si nous nous contentons d'étudier celui-ci. Mais nous avons à notre disposition un terme de comparaison. Notre contrôle sera constamment le Blanc américain. Blancs et Noirs vivent dans des conditions culturelles semblables, mis à part quelques variables facilement identifiables existant seulement du côté des seconds. Cela signifie que nous pourrions établir un diagramme des différences dans la personnalité du Noir en mettant en équation ces variables avec la personnalité du Blanc telle qu'on la connaît³.

C'est pourquoi il importe de commencer par une description de la culture, de la personnalité et des buts sociaux de l'homme blanc. Ensuite nous aurons besoin d'un aperçu de l'histoire des Noirs aux États-Unis, avec les conclusions que l'on peut légitimement en tirer. Ces dernières se rapportent en partie à la psychologie de l'esclave, puis de ses changements lors de l'« Émancipation ». Il s'ensuivra une description de l'environnement social actuel du Noir, en mettant l'accent sur ce qui le rend différent du Blanc. Nous nous attacherons alors à approfondir des personnalités de Noirs in vivo pour les structurer psychodynamiquement. En outre, nous noterons chaque fois les correspondances et les contradictions grâce aux tests de Rorschach. Ces tests ont tous été interprétés en aveugle, c'est-à-dire à partir du protocole prévu, sans que le spécialiste ait eu préalablement connaissance du sujet ou de sa personnalité. Enfin, ces sources diverses nous autoriseront à tenter d'émettre quelques conclusions sur les caractères communs à la personnalité des Noirs dans leur ensemble. Naturellement, nous pensons que ressortiront ceux qui sont liés aux réactions à la caste et à la classe.

La question se pose, à ce stade, de savoir s'il existe chez le Noir quelque chose que l'on peut appeler personnalité de base au sens où ce terme a été pris dans deux ouvrages précédents⁴. Cela dépend de ce que l'on entend par là ; si nous étudions le Noir dans son habitat africain indigène, c'est cela que nous rechercherions. Or seuls nous préoccupent ici les Noirs dont l'existence institutionnelle est américaine. L'on se bornera à constater les effets de la classe et de la caste sur sa personnalité.

3. Autre manière indirecte de vérifier nos conclusions, étudier le Noir dans une communauté où il dispose de la même mobilité de statut que le Blanc, comme c'est le cas, par exemple, au Brésil. Utiliser ce moyen requerrait toutefois de définir une norme pour le Blanc brésilien, puis de la comparer avec le Noir brésilien – entreprise qui mettrait à mal l'unité de ce livre.

4. Kardiner, A., *L'Individu dans sa société*, op. cit. ; Kardiner, A. et al., *The Psychological Frontiers of Society*, op. cit.

Point crucial, une fois que nous aurons fait état de cette réalité, comment l'utiliser ? En premier lieu, cela définira avec précision les zones de fonctionnement de la personnalité affectées par le système de castes et la lutte de classes au sein d'un même groupe. Cette technique devient ainsi une méthode permettant de diagnostiquer l'effet des pressions sociales sur l'individu. On peut alors à partir de ce savoir élucider d'autres aspects de la vie sociale des Noirs, tels la cohésion sociale, la religion, le mariage, le crime, etc. Pour terminer, les connaissances ainsi acquises pourront servir de base à la résolution des problèmes créés par la caste et la classe. Telle est l'ambition de notre livre.

Chapitre II

L'ENVIRONNEMENT SOCIAL DE L'HOMME BLANC

I. L'interaction entre les institutions sociales et la personnalité

L'étude de l'organisation de la personnalité doit beaucoup à la psychodynamique, qui se rattache aux sciences sociales par deux objectifs : 1) déterminer les effets d'une structure donnée sur l'individu, et 2) établir le lien entre l'organisation de la personnalité et l'efficacité du fonctionnement de la société dans son ensemble. Autrement dit, il s'agit d'une méthode permettant de vérifier si la structure institutionnelle a un impact sur l'être humain. Sa valeur pratique consiste en l'information qu'elle donne, sans plus. Elle n'a aucune utilité comme technique complémentaire des sciences sociales pour dresser un inventaire des idiosyncrasies de groupe. Son pragmatisme la caractérise. Les modes d'organisation sociale ne sont intrinsèquement ni bons ni mauvais ; ils s'avèrent efficaces s'ils donnent accès à des schémas plus élevés de coopération, diminuent l'anxiété diffuse dans une société et réduisent la fréquence des agressions mutuelles dues à la défiance. Sinon, en fin de course, ils conduisent inexorablement à l'extermination mutuelle.

Plusieurs livres parus ces dernières années prétendent décrire la personnalité américaine dans la culture américaine. Ceux de M. Mead, *And Keep Your Powder Dry*¹ et de G. Gorer, *The American People*², les plus importants, ont une caractéristique commune : il leur manque un cadre de référence, il n'y a aucun moyen de vérifier si leurs observations et leurs conclusions sont correctes ou incorrectes. Plus grave, celles-ci ne reposent sur aucun schéma

1. Mead, Margaret, *And Keep Your Powder Dry*, New York, William Morrow & Company, 1942.

2. Gorer, Geoffrey, *The American People: A Study in National Character*, New York, Norton, 1948.